

NAMEN 1914, D'ERNEST CLAES



Le premier conflit mondial a souvent inspiré les hommes de lettres, et au-delà des innombrables mémoires et journaux de guerre, il a été au cœur du travail de bien des romanciers, nouvellistes ou poètes, les récits les plus saisissants étant dus à des écrivains, français, allemands ou anglais ayant eux-mêmes combattu au front. Si les lendemains de 1918 ont été les plus féconds, la veine ne s'est jamais épuisée et près d'un siècle après les faits, des œuvres écrites en diverses langues s'inspirent toujours du conflit, prouvant à quel point il a marqué les esprits. Si la Première Guerre a touché de près Namur, notamment par les violents combats d'août 1914, on chercherait cependant en vain sur ce thème quelque ouvrage qui ressortît à la littérature française. Il est pourtant un livre de qualité qui s'en inspire, mais curieusement, il est dû à un homme de lettres néerlandophone, écrivain flamand majeur à la personnalité d'ailleurs controversée : il s'agit d'Ernest Claes, dont l'œuvre porte tout simplement le titre de *Namen 1914* (Namur 1914). Le livre, publié dès 1919, a connu de nombreuses rééditions, mais s'il a été traduit tout récemment en allemand par Johannes Herzog, il reste malheureusement en dehors du domaine de la francophonie.

Namen 1914 emprunte la forme des mémoires de guerre, mais c'est bien plus que cela : c'est un livre où sont traduites les épouvantes du conflit, la misère des hommes, où sont aussi dénoncées les infamies de l'envahisseur, d'autant plus pénibles pour l'auteur qu'il était jusque-là un germanophile convaincu. Le simple soldat Claes est engagé volontaire : à 29 ans, déjà marié, il rejoint un contingent d'anciens étudiants. À la fin août 1914, il monte la garde sur la chaussée de Louvain, à Champion, et il va être confronté à la dure réalité de la guerre : le flux pitoyable des réfugiés, la bataille pour Namur, la blessure au combat et les soins à l'hôpital, le départ pour l'Allemagne. *Namen 1914* est suivi de *Bei uns in Deutschland*, où l'auteur raconte sa captivité après la bataille de Namur, captivité brève au demeurant, car sous prétexte qu'il est brancardier, il va être évacué vers la Suisse pour ensuite rejoindre l'armée belge au Havre.

Ernest Claes

Ernest Claes, qui a aussi écrit sous le pseudonyme de G. van Hasselt, est né à Zichem, près de Diest, le 24 octobre 1885, d'une famille de paysans ; il est mort le 2 septembre 1968 à Ixelles. Il fut l'époux de l'écrivaine néerlandaise Stephanie Vetter. Claes est surtout connu pour son roman *De Witte* (1920), publié en français sous le titre de *Filasse* dans une traduction de Lode Roelands : c'est une



œuvre autobiographique et de caractère picaresque, que l'on peut rapprocher de *Poil de carotte* ; elle a été adaptée au cinéma par Jan Vanderheyden (1934) et Robbe De Hert (1980). Claes est également l'auteur d'œuvres animalières, comme *Herman Coene* (1925-1930), *Kiki* (1925) et *Floere bet Fluwijn* (1950). L'écrivain, qui adopte volontiers un style humoristique, décrit son pays et les gens avec un réalisme parfois un peu cru.

Ernest Claes étudia l'allemand ; il maîtrisait également le français. S'il travailla en tant que journaliste, puis fonctionnaire, le nom de ce chrétien convaincu est surtout associé à un engagement politique flamingant qui lui valut de sérieux ennuis au lendemain de la Seconde Guerre mondiale¹. Il soutint en effet le *Vlaamsch Nationaal Verbond*, ligue nationale flamande impliquée dans la collaboration ; il était d'ailleurs présent aux funérailles du sulfureux Staf de Clerq. On lui reprocha son implication dans les activités culturelles et la propagande proches de l'occupant et sa collaboration à la presse allemande ou acquise à l'occupant. Emprisonné en mars 1945 à la prison de Saint-Gilles, Claes adopta un profil si bas que son avocat le qualifia de lâcheté. Il affirma s'être tenu à l'écart de toute position politique, se défendit d'avoir rien publié, sinon des anciennes œuvres traduites dans le *Brüsseler Zeitung*, et fit valoir l'interdiction de ses livres de 1919 par l'occupant. Il est exact que *Namen 1914*, très peu flatteur pour l'envahisseur de la Première Guerre, a été prohibé en 1941. Le Parquet trouva cependant dans le dossier pénal assez d'éléments à charge pour réclamer trois ans de prison et 200.000 F. d'amende. On lui reprocha ainsi une interview dans le journal *Het Laatste Nieuws* du 19 septembre 1940, où il tenait les propos suivants, d'un caractère évidemment sulfureux au lendemain de la libération : *À mon avis, nous sommes appelés à vivre sous l'hégémonie de l'Europe centrale, ou plutôt avec l'Europe centrale. (...) Les petits états périphériques des grandes nations doivent s'adapter à leurs puissants voisins quand ceux-ci possèdent une force vitale suffisante pour prendre sur eux un rôle dominant. On ne peut contester cette force vitale à l'Allemagne. Je suis donc fermement convaincu que cela mènera au salut de ces petits peuples*². Ernest Claes eut devant lui un président de tribunal indulgent, de sorte qu'il fut acquitté et libéré dès le 4 juin 1945, après trois mois d'emprisonnement. Il fut cependant à nouveau inquiété par la suite, car l'enquête fut rouverte et un jugement du 30 septembre 1947 le priva de ses droits civils et politiques. Il fut acquitté une nouvelle fois en novembre 1948 par un Conseil de Guerre qui ne lui fit reproche que de sa mollesse, mais le Parquet fit appel et il ne fut définitivement mis hors de cause que fin 1949.

Une confrérie Ernest Claes (*Ernest Claesgenootschap*) fut fondée par son ami Jan Van Hemelryck en 1972, quatre ans après la mort de l'écrivain, avec pour objectif *de diffuser les œuvres de Claes, pour la promotion des lettres néerlandaises, l'élevation du peuple*

1. S. VAN FAASSEN, *Ernest Claes en de culturele collaboratie*, dans L. DE VOS, Y. T'SJOEN, L. STYNEN, *Verbrande schrijvers: 'Culturele' collaboratie in Vlaanderen 1943-1945*, Gand, 2009.

2. Cette traduction, comme toutes celles qui suivront, sont de l'auteur de l'article.

et la réalisation de l'idéal chrétien. Elle conserve plus de 20.000 pièces, lettres, manuscrits, photos, livres, documents audio-visuels, ainsi que toutes les éditions de ses œuvres et les archives de son épouse. L'*Ernest Claesgenootschap* publie annuellement chez Lannoo, avec l'appui du Davidsfonds, une édition de luxe, illustrée et commentée, d'une œuvre de l'auteur. Une trentaine de titres sont sur le marché à ce jour ; chacun est traditionnellement présenté à l'abbaye d'Averbode lors d'une journée qui commence par une messe grégorienne et se termine par la visite de la tombe du couple d'écrivains. La réédition de *Namen 1914* a relégué le titre original en sous-titre, pour un intitulé sans doute jugé plus vendeur : *Uit den oorlog*.

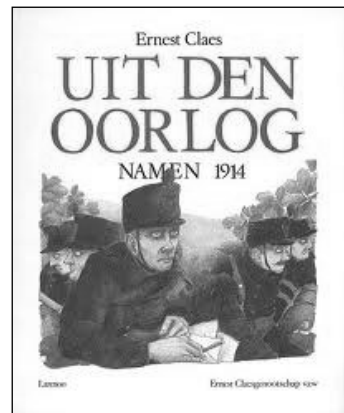
La littérature de guerre flamande

Filip de Pillecyn, auteur en 1927 avec *De rit* d'une nouvelle de guerre remarquable, écrivait : *notre littérature de guerre n'est qu'une lacune de cinq ans*. Avec *Namen 1914*, Ernest Claes infirme ce raccourci, et Franz De Backer fait de même avec *Longinus*, mais il faut convenir que pour les autres auteurs, Stijn Streuvels, Norbert Fonteyne ou Cyriel Buyse, la guerre n'est que le lointain arrière-plan de leur sujet. Parmi eux, relevons aussi la présence de Raymond Brulez, professeur de néerlandais à Morlanwelz, auteur de *Het pact der triumviren*.

La littérature flamande relative à la Première Guerre a connu une étonnante renaissance ces dernières années, souvent grâce à des plumes féminines³. Citons ainsi *Dood van een soldaat* (2005), *Godenslaap* (2008), roman à succès d'Erwin Mortier sur la guerre aux environs de Ypres, *Vlucht* (2007) et *De eenzaamheid van het Westen* (2010) de Johanna Spaey, *Over het kanaal* (2011) d'Annelies Beck, ou *In het keizerzog van de oorlog* (2010) de Ellen N. La Motte. Cette profusion, qui n'a pas d'équivalent en Belgique francophone, contraste avec la relative pauvreté créatrice contemporaine des événements ou de peu postérieure.

Namen 1914

Roman ? Mémoires ? Le premier mêle le réel à l'imaginaire, les seconds sont la *relation, parfois œuvre littéraire, que fait une personne à partir d'événements historiques ou privés auxquels elle a participé ou dont elle a été témoin*⁴. La relation qu'Ernest Claes donne des événements, aisément vérifiable historiquement, est plutôt précise et exacte⁵. Certes, il ne cite aucune date, sinon une seule fois et incidemment, mais les premiers chapitres peuvent être aisément rattachés à chacun de ces jours précis, du 19 au 25 août 1914, qui ont



3. F. HELLEMANS, *Van Buysse tot Brijs*, *Knack*, 11 novembre 2011.

4. *Tresor de la Langue française*.

5. Pour une synthèse du siège de la position fortifiée de Namur, voir J.-M. COLLIGNON, dir., *1914-1918. Contexte et commentaire, Namur (Répertoires Meuse-Moselle, XXVII)*, s.d., p. 21-37, et A. SALMON et J. BAUDHUIN, *La Défense de Namur du 18 au 23 août 1914*, Bulletin des Amis de la Citadelle, n°18, Namur, 1983.

jalonné et conclu l'investissement et la chute de la place fortifiée de Namur. Les lieux, décrits avec précision, sont reconnaissables. Les faits militaires sont avérés et situés à temps et à heure, sans guère plus d'imprécision que n'en ont entre elles d'autres relations à vocation plus historique. Sur l'incident des supposés francs-tireurs de Champion, l'auteur a été interrogé en 1915 par la Commission d'Enquête sur la Violation des Règles du Droit des Gens, des Lois et des Coutumes de la Guerre et donne des faits une relation analogue à celle de son livre ; dans les deux contextes, on peut le soupçonner d'un peu de « créativité » en faisant reconnaître aux Allemands la fausseté des accusations, mais on sait combien ce sujet extrêmement sensible a amené chacun des belligérants à des interprétations subjectives. Il s'agit donc bien de mémoires quant aux faits extérieurs. Pour ce qui est du rôle que l'auteur s'y attribue, c'est moins certain, car on ne peut s'empêcher de suspecter un embellissement du récit. Ernest Claes n'est que simple soldat, pas même caporal, et pourtant on va le voir assumer des rôles ou prendre des initiatives, tant avant qu'après sa capture, qui ne sont pas celles d'un simple homme de troupe, d'un *piot*, selon le jargon de l'époque. Certes, sa maîtrise du français et de l'allemand, son âge ou sa qualité de volontaire peuvent lui avoir donné une position particulière, mais cela semble aller un peu loin pour rester crédible. Il est investi de missions de confiance pendant l'action, il est l'interlocuteur de divers officiers belges (dont il partagera même la chambre) et allemands, aussi bien avant qu'après sa captivité. C'est lui qui tente de raisonner un officier médecin qui a apparemment perdu la raison, qui réplique au commandant allemand de l'hôpital de campagne. Il s'attribue un rôle héroïque en se proposant comme quasi-otage pour rechercher d'hypothétiques francs-tireurs, mène l'enquête de son côté avec l'intendant de l'hôpital. Enfin, quoique prisonnier, il est autorisé à partir seul à la recherche de son commandant, puis à suivre un sous-officier allemand à Namur ; ces étonnantes faveurs tombent à pic pour permettre à l'écrivain de décrire des scènes fortes (l'enfermement des villageois de Champion dans le cimetière) et l'ambiance dans la ville de Namur et aux environs. Tout cela semble décidément trop beau pour être entièrement vrai...

Même si l'on a connu pis depuis le génocide de la Seconde Guerre, affirme le professeur Joris Taels⁶, *le livre nous émeut encore en raison de sa dureté nue, de sa langue simple et précise (...) Aucune trace d'humour. Claes ne fait état de sa propre souffrance et sa propre misère que de façon très sporadique, la plupart du temps, il la cache et la garde pour lui. C'est assez réaliste, mais absolument pas écrit d'une façon dépourvue de sentiment.* Cette pudeur est en effet marquée, et l'exemple le plus frappant est celui de la visite inattendue de l'épouse de l'auteur à la prison de Namur évoquée en seulement quelques mots où tout est dans le non-dit : *Ses vêtements sont gris de poussière, elle est épuisée de fatigue. Et c'est l'instant le plus pitoyable de tous ces jours de guerre.* On voit souvent le tragique d'une situation désamorcé par une anecdote ou une digression un peu lyrique sur le cadre naturel où se vit le drame. Même au cœur de l'action, Claes se laisser volontiers aller à la rêverie : il observe le paysage, laisse deviner ses impressions, et ce monde intérieur, qui rejoint une réalité désincarnée et comme

6. J. TAEELS, *Ernest Claes. Een poging tot waardering*, in: *Boekengids*, dans *Algemeen Nederlands Critisch-bibliografisch Tijdschrift*, t. 37 (1959), p. 249-253.

étrangère à la guerre, forme un contraste saisissant avec l'irruption violente de celle-ci.

Claes est volontaire de guerre, et il affirme qu'il aurait fait son devoir de soldat contre n'importe qui pour défendre la patrie. Il le fait sans état d'âme contre le peuple allemand, qu'il avait pourtant grandement estimé jusque-là. On notera que cet engagement ne va pas de pair avec une valorisation de l'armée, encore moins avec un attrait pour la guerre. Il ne cache pas que l'armée est mal organisée : absence d'ordres et d'informations, marches, contremarches, changements de position apparemment erratiques et défaillance du ravitaillement marquent la campagne. Plus grave : une batterie de canons est abandonnée, et les officiers semblent s'en moquer. Ce sentiment peu favorable à l'armée s'exprime aussi par ce fait que quand un médecin le rabroue, il en conclut que ce ne peut être qu'un militaire...

Quand on connaît l'engagement nationaliste flamand d'Ernest Claes dans la suite de sa vie, on est un peu surpris de découvrir chez lui une profonde identification patriotique à la Belgique, qui va parfois jusqu'au lyrique. Sur ce plan, la Flandre est totalement absente : « mij bloedeigen vaderland » (ma patrie, celle de mon sang), c'est bien le pays et lui seul. C'est aussi son pays et son peuple tout entier qu'il plaint avec une évidente sincérité, sans distinction de communauté. Même attachement enthousiaste à la royauté, et on le voit s'adresser intérieurement au souverain comme on le ferait à un dieu : *Mon roi, je ne me suis jamais senti si proche de vous*. Côté Wallons, il les traite avec sympathie, humanité, sans jamais rien de péjoratif. Il fait preuve d'une grande commisération pour les malheurs des Namurois. *Il y a quelque chose de si indiciblement triste dans ce peuple de Wallons en fuite que j'en reste cloué sur place, comme perdu, oubliant presque que j'ai quelque chose à faire ici*. Il note l'accent des gens du pays, transcrit même certains termes de wallon namurois ; il est vrai qu'il parle sans doute mieux le français que la plupart, le peuple usant alors du dialecte, au sud comme au nord du pays.

On n'échappe pas au thème du troupiier flamand commandé par des officiers francophones qu'il ne comprend pas, image fondatrice du mouvement flamand de l'après-guerre. Claes le traite avec modération, indique sobrement le mécontentement bien normal des hommes, et rien ne permet de mettre en doute sa narration. Dans sa compagnie, précise-t-il, seuls trente hommes sur deux cents comprennent le français. Un sous-officier flamand traduit les ordres, mais l'auteur regrette deux choses : que toute la force du message de l'officier ne soit pas saisie par la troupe, et que l'interprète, un « Vlaamschke » de Renaix, ne puisse le traduire que dans son incompréhensible dialecte ! Autre problème linguistique purement flamand : lui-même, Ernest Claes, a paru suspect à un brigadier parce qu'il ne parlait pas le flamand du peuple, « oemdat 'k Vlomsch klapte laik nen Ollander » (imitation d'accent intraduisible : parce que je causais flamand comme un Hollandais). Les embarras de langue étaient donc aussi purement flamands, et apparemment plus complexes que la traditionnelle dualité français / flamand...

Quant à l'engagement chrétien d'Ernest Claes, autre moteur de sa vie, il est clairement perceptible. Il donne un sens profond à la messe et aux confessions dans l'église de Boninne à la veille des combats. Plus tard, il décide même un mineur socialiste de Charleroi à se confesser, quelques heures avant sa mort. Il ne se départit pas d'une grande estime et d'un respect profond pour les religieuses de

Champion. Claes, qui était germanophile, revient de loin. Il ne reconnaît pas l'idéal qu'il s'était fait de l'Allemagne dans ces hommes qui pillent et incendient de sang-froid, sous l'œil d'aumôniers qui ne bronchent pas. *Nous vous tournons le dos, et ainsi feront aussi, hélas, nos enfants*, dit-il aussi après l'incident des supposés francs-tireurs de Champion. On verra cependant que sa sympathie pour l'Allemagne ne mettra pas des générations à renaître.

En ce qui concerne l'écriture même, le procédé dramatique est simple, épuré : on entre dans l'action sur la pointe des pieds, par un tour de garde sur la chaussée de Louvain, on en sort de même, au passage d'un train de prisonniers devant le panneau signalant l'entrée en Allemagne. La langue allie simplicité et élégance. La graphie a évidemment évolué – on sait que le néerlandais a été moins stable à cet égard que le français⁷ –, ce qui ne facilite pas la lecture pour un francophone. Enfin, l'ouvrage est émaillé de nombreux dialogues en français ou en allemand, lesquels ne sont jamais traduits : voilà qui est assez significatif de l'écart qui pouvait exister entre la Flandre et le domaine francophone, en 1919 déjà, dans la maîtrise des langues par le lecteur ordinaire.

Ces préalables posés, nous pouvons entrer dans le récit. Le propos n'est pas ici de traduire *Namen 1914* – espérons que le livre sera un jour proposé au lecteur francophone – mais d'en résumer le contenu et d'en donner un aperçu par quelques citations (notées en italiques), lesquelles ont été choisies en fonction de leur qualité littéraire et de leur intérêt pour l'historiographie namuroise. L'évocation des jours tragiques d'août 1914 à Namur n'a en effet sans doute jamais trouvé de plume plus expressive et plus humaine que celle d'Ernest Claes.

Réfugiés⁸

– Le mot de passe est Lusambo, dit le sergent, et tu ne laisses passer personne sans papiers. – Il reste encore là quelques instants, appuyé sur son vélo, jette un œil sur la chaussée en direction de Namur, où règne une cohue inhabituelle de voitures et d'autos, d'hommes et de chevaux, et retourne vers Champion, où la compagnie vient d'arriver. Le caporal me désigne pour les deux premières heures de garde, et avec les trois autres, il entre dans la grange de la petite maison posée au bord du chemin.

Le livre commence ainsi : le lecteur est d'emblée en situation, il partage la vie des simples soldats, qui ignorent tout du cours de la guerre. Ils n'ont pas entendu parler de combats à Liège et de uhlands que l'on aurait vus ici et là.

À gauche du chemin, sur un ample ondoisement de collines, s'étendent des prés et des champs de blé où l'on ne voit âme qui vive ; à droite, les jardins du couvent des nonnes de Champion, « Les Sœurs de la Providence ». Le couvent lui-même est au sommet du vallonnement, les larges tours cintrées de la chapelle dominant puissamment les environs au milieu des bâtiments solennels, plus hautes que le maigre petit clocher de l'église du village, qui pointe vers le ciel sa pointe chétive au-dessus des murs des jardins et de la cime des arbres fruitiers. (...) Devant moi s'étire la chaussée grise, qui coule vers Namur en venant du Nord, monte et descend, avance et

7. Si la première orthographe commune à la langue néerlandaise, due à De Vries et Te Winkel, fut adoptée en 1864 par la Belgique et en 1883 par les Pays-Bas, deux réformes eurent lieu au XX^e siècle, l'une fondamentale en 1946 et une moins importante en 1995. La première allait dans le sens de la simplification, notamment par un respect plus étroit de la phonétique.

8. Bien que l'auteur ne cite aucune date, il est aisé de situer le début de l'action au 19 août 1914.

disparaît, s'accroche au paysage entre une double rangée d'arbres à la large ramure, et j'y vois dans le lointain un autre planton de garde, qui exactement comme moi flemmarde en se balançant sur ses jambes paresseuses.

Passent des réfugiés, qui ont fui sans doute le voisinage des forts. Ils se sont sauvés en toute hâte, dès l'arrivée des Allemands, qui ont mis le feu à leurs maisons. L'incrédulité domine : on va donc se battre à Namur ! Partout c'est le même spectacle de détresse, avec des voitures surchargées passant sur la chaussée, femmes, infirmes et vieillards perchés sur les bagages. *L'un d'eux s'approche de moi, un vieillard, et il pousse devant lui une brouette où est assise une vieille femme appuyée au dos de l'engin, ses mains maigres et blanches cramponnées aux bords. Il s'immobilise devant moi, dépose en soupirant sa brouette, et va s'asseoir sur un des brancards. De son mouchoir rouge, il essuie son visage couvert de sueur et de poussière, et me lance alors un triste regard empli de souffrance. C'est un petit homme pâle et chétif, au visage ridé et aux yeux rougis. Sa casquette est profondément enfoncée sur son crâne, tandis que ses vêtements flottent sur son maigre corps. Je veux le faire boire à ma gourde, mais il secoue lentement la tête. « Je n'ai ni faim ni soif, mon garçon » dit-il avec son accent wallon, d'une voix tremblante, cassée. Les Allemands ont incendié la maison de ce pauvre couple de vieillards, la première du village et ils se sont sauvés par-derrière, abandonnant tous leurs pauvres biens, les poules, les deux petits cochons, la chèvre. La petite vieille est venue s'asseoir à côté de lui. Dans ses yeux vitreux brille la triste lueur de la folie, et son blême visage est marbré des rougeurs de la fièvre. Tout à coup, elle secoue les bras en l'air et crie d'une voix angoissée : « Dè fé ! dè fé ! » (le feu ! le feu !). Le petit vieillard prend sa main tremblante dans la sienne et parvient à l'apaiser. Alors, il se relève, pose les courroies de la brouette sur ses épaules voûtées, me salue d'un signe de tête et emporte plus loin sa souffrance.*

Passé alors une batterie d'artillerie de campagne, qui roule en toute hâte vers Namur. Un cycliste cherche le colonel du régiment et annonce que le matin même, un échange de tir avec les Prussiens a fait trois morts dans sa compagnie. Plus tard, dans l'autre sens, c'est une charrette qui revient : elle est allée livrer du foin en ville. À l'horizon, des lueurs rouges : ce sont trois villages qui brûlent, incendiés par les Allemands⁹. La tension s'apaise, l'auteur flâne avec un camarade en parlant de choses insignifiantes.

Veillée d'armes...¹⁰

Le lendemain, on voit davantage de soldats. À dix heures, passent une dizaine de dragons français. *Ce sont les premiers soldats que nous voyons, des cavaliers énergiques sur de grands chevaux maigres, armés d'une lance noire. Ils ont l'air martial, avec leur casque lourd et leur cape de toile grise. Nous allons au-devant d'eux et leur serrons la main, émus, parce que nous sentons le lien qui nous unit à ces étrangers dans le combat contre le même ennemi. C'est une simple patrouille, elle a sillonné les environs toute la nuit et retourne dans la direction d'où vient le bruit de canonnade. De cette apparition, nous concluons naturellement que*

9. Référence probable aux incendies provoqués le 20 août à Leuze, Hingeon et aux environs.

10. 20 août : les troupes allemandes investissent la place. Dans le secteur concerné (au nord de la Meuse), la 3^e division d'infanterie de la Garde se déploie entre Hingeon et Vezin. Les combats d'avant-garde sont dans l'ensemble à l'avantage des Allemands. Le soir et la nuit, les échanges de tirs d'artillerie ont lieu : les forts de Marchovelette et Cognelée contrarient les attaques contre les intervalles, tandis que les ennemis y bombardent les positions belges.

toute une armée française doit être en position quelque part dans les environs, et cela nous donne plus de courage.

Le bataillon de Claes est déplacé vers Namur, sur la chaussée. Il pleut. Un régiment de lanciers passe dans un galop furieux vers la ville. Dans les maisons, les occupants sont terrifiés. On appelle aux armes et les hommes remontent près du couvent. Personne ne sait ce qui se passe. Les hommes prennent ensuite position dans une ferme appartenant au duc d'Arenberg dont le château sur la Meuse, près de Marche-les-Dames, a été détruit par le génie¹¹, son propriétaire étant accusé d'espionnage. Ils y sont d'ailleurs passés quelques jours auparavant et ils ont vu les tristes ruines de l'incendie. Il se disait que les soldats avaient trouvé là un trésor.

Le commandant appelle le soldat Claes. *Les bras croisés sur la poitrine, sa courte pipe dans la bouche*, il lui annonce qu'ils monteront au feu le lendemain et qu'il compte sur les étudiants de la compagnie pour montrer l'exemple. Les nouvelles de Liège ne sont pas bonnes, l'armée recule sur toute la ligne.

Latour, notre fourrier, est assis à l'écart sur un bloc de bois, le menton sur les mains et les coudes sur les genoux. Rêveur, il fixe le feu. Pense-t-il à sa femme et ses enfants, qu'il a laissés à l'arrière, là-bas, dans son petit village près de Liège ? Sur la façade du grand corps de ferme, l'ombre haute et sombre de sa maigre figure ondule en mouvements erratiques selon que les flammes du feu de bois s'élèvent ou retombent. Au loin, dans l'obscurité profonde, je vois s'élever au-dessus du paysage la lueur rouge d'une maison en flammes, et j'entends de temps à autre le choc profond d'un coup de canon.

– *Notre armée de campagne a été refoulée sur tout le front...*

Mon pauvre pays ! Mon pauvre peuple !

Dans la tranchée¹²

À trois heures du matin, réveil en sursaut par le premier chef Boval : « *Debout ! ... Debout ! Debout ! ... Les Boches sont là !* » (...) *Les Allemands, naturellement, ne sont pas là.* On court vers Boninne¹³, par des chemins de terre glissants, pour s'arrêter dans un verger devant l'église. Le matin se lève, humide et brumeux. *Les tuiles des maisons forment à distance comme un arrière-plan de rouge vaporeux et plus loin, on devine vaguement les deux ailes d'un moulin à vent, pareilles à deux bras suppliants qui implorent grâce.* Deux officiers, Rousseau et Mathieu¹⁴, vident une bouteille de vin et

11. Le château, construit en 1803 pour le maître de forge Jaumenne et acquis en 1834 par le duc Prosper d'Arenberg, fut en effet incendié le 13 août par le génie belge pour des raisons soi-disant stratégiques. Le duc d'Arenberg, propriétaire d'un immense patrimoine foncier en Belgique, servait dans l'armée allemande. Le château fut reconstruit dans sa forme actuelle dès 1915-1916 ; après la guerre, le domaine fut mis sous séquestre en vertu de l'arrêté-loi du 10 novembre 1918. Le quartier général para-commando s'y établit en 1947.

12. 21 août. La pression ennemie s'intensifie. Dans le secteur, dès l'aube, l'infanterie ennemie approche de Marchovelette et Franc-Waret. Vers 10 heures, commence le bombardement du fort de Marchovelette par des pièces de très gros calibre, causant rapidement des dégâts considérables. En fin de matinée, le ravin de Gelbressée et le village de Boninne sont pilonnés à leur tour. Entre midi et 13 heures, Namur est bombardée. Vers 18 heures, une partie de la garnison du fort s'enfuit et est remplacée par des troupes de campagne.

13. L'auteur, dans tout le livre, écrit erronément « Boninne » et non « Boninne » pour désigner le cadre des combats. Nous corrigerons.

14. Ces noms sont exacts. Les troupes des 8^e et 10^e de ligne, dont fait partie l'auteur et qui occupent le secteur, ont pour officiers les commandants De Roo et Rousseau, les capitaines Van Hoorsbeck, Dordu et

demandent à un soldat flamand un morceau de son pain. Quelques hommes entrent dans l'église, où règnent désordre et saleté, car on y a dormi et mangé. Un religieux franciscain dit la messe. Certains se confessent. *Ce n'est pas la peur qui les y mène, certes non, mais une certitude chrétienne profondément enracinée qu'en de tels instants, sa puissante main se pose sur notre être mortel.*

On appelle aux armes et la compagnie retourne à Champion. On entend le fracas de l'artillerie, et une colonne de fumée s'élève dans la direction de Boninne, sans doute bombardée. Nouvel appel dans la cour de la ferme... cette fois pour la corvée patates. On attend encore. Un train d'artillerie passe. Nouveau rassemblement, où le major Govaerts prend la parole, l'air sévère :

— *J'espère que chacun de vous fera son devoir. Le premier qui parle de retraite, je l'abats comme un chien.*

C'est concis et rudement dit, à l'image de l'homme, mais c'est le ton juste et cela va droit au cœur. Nous savons d'ailleurs que même au plus fort du danger, notre major sera à nos côtés, et c'est le principal. C'est pourtant dommage que toutes ces communications, que tous ces renseignements et ordres de nos officiers soient donnés exclusivement en français. Le major ne connaît pas le flamand, le commandant ne connaît pas le flamand, le lieutenant ne connaît pas le flamand, de sorte que c'est un sous-officier, Boval, qui doit traduire aux troupes ce qui a été dit. Toute l'énergie du propos est perdue, car il ne vient plus que d'un sous-officier, sans compter que Boval parle un « Vlaamschke » de Renaix que presque personne ne comprend. Des deux cents hommes de notre compagnie, il n'y en a pas trente qui comprennent le français. J'entends les soldats gronder sans cesse : « les Flamands ont bien le droit de ne pas connaître le Français ! », tandis que circulent des remarques lourdes d'amertume.

La compagnie retourne prendre position sur une drève près de Boninne : à droite un bois, à gauche le château de Zualart¹⁵, derrière le village. On attend, le combat est imminent. Ernest Claes jette un regard sur ses camarades. La plupart sont des hommes du peuple, des paysans aux mains rudes qui ont quitté la moisson pour faire la guerre. Il écrit une dernière lettre à sa femme, avec cette mention en néerlandais, français et allemand : « Je prie celui qui trouvera cette lettre sur moi de l'envoyer à ma femme ». Le bombardement se poursuit, et le narrateur est fasciné par les petits nuages que le vent emporte. Des bombes tombent sur Champion. Un train de munitions, qui stationnait le long de la ligne de tram, fuit en toute hâte. Un obus explose à proximité, les hommes se terrent instinctivement, puis le calme revient.

Dans ce mortel bouleversement, une anecdote : on voit approcher deux soldats, l'un poussant, l'autre tirant une charrette à chiens sur laquelle est posée une marmite en équilibre instable. Le commandant, avec sa lunette, reconnaît Latour, le fourrier, qui arrive de Champion bombardé :

« Eh bien, Latour ? » —... « *Ce sont les patates, mon commandant* », répond l'autre, encore essoufflé de l'effort, mais d'un ton calme, comme si c'était là l'affaire la plus ordinaire au monde. (...)

Henrotin, et les sous-lieutenants André et Mathieu. Henrotin fut tué au combat et enterré dans le jardin du couvent de Marche-les-Dames.

15. Ancien domaine des familles de Gaiffier puis Barbaix, le château de Boninne appartenait depuis le siècle précédent à la famille de Zualart. Il devait être complètement détruit pendant les combats d'août 1914. Le château reconstruit appartient aujourd'hui au comte de Beaufort.

Brave type de fourrier, c'est là votre seul fait héroïque de toute la guerre, mais il mérite d'être rapporté.

Le défilé des voitures fuyant vers Namur se poursuit. Un officier saute d'une voiture, un bandeau tricolore autour des reins. Il réclame le chef du bataillon et lui ordonne de tenir trois heures, jusqu'à l'arrivée d'une division française¹⁶. Les hommes se couchent dans le fossé bordé d'arbres.

– *Ça va chauffer, ici, dit un sergent, et le major qui l'a entendu le rabroue sur un ton de menace : « Silence, sergent, on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs ».*

Nouvel ordre : les soldats courent de l'autre côté de la route, mais ils ne peuvent franchir le fil de fer, car l'homme chargé de le couper a perdu son outil. Sur le chemin qui mène à Boninne, un colonel les encourage. *Cela nous fait du bien de voir notre colonel avec nous dans le danger, et ne montrant aucun signe de peur. Les garçons flamands ne comprennent rien de sa harangue.* Le château de Zualart est en feu. Il y a des armes abandonnées. *Un cheval mort est couché contre une haie, les quatre pattes abruptement dressées vers le ciel et une sombre tache de sang sur son ventre rond... Deux canons roulent sur le chemin... Les hommes montés sur les chevaux sont noirs comme des nègres. (...) Une maison brûle près de nous, les fenêtres de toutes les autres ont éclaté et certaines ont un grand trou dans le toit.*

De nouveau, il faut courir plus loin, le fusil pointé vers le bois de Gelbressée. *Sur la droite s'étend le bois de la Gelbressée, une petite rivière qui descend jusqu'au hameau du même nom, là en dessous dans la plaine, le long de la route de Wartet. Devant nous, le versant plat d'un champ dépoillé. Sur notre côté droit, un large champ qui grimpe jusqu'au-dessus de la colline, touchant un bois de chêne. Derrière nous, les fermes et les maisons de Boninne. Dans la petite tour du clocher, je vois un soldat, un canonnier, qui scrute l'horizon de sa lunette.* L'auteur connaît parfaitement l'endroit, où il a été en position quelques nuits plus tôt, et où il a même creusé des tranchées ; c'est d'ailleurs là qu'il a inspiré la méfiance d'un brigadier « parce qu'il parlait flamand comme un Hollandais ». La compagnie reste en embuscade, mais tout est tranquille. *Sur le champ devant nous, pas une feuille ne bouge, on ne discerne aucun signe de vie ni à gauche ni à droite. C'est une quiétude de mort, un vide empli de dangers invisibles et secrets, une attente angoissante des choses violentes qui peuvent surgir à tout moment, et toute cette paix insensée du paysage est un enfer hanté par le sang et la mort.* La canonnade gronde cependant derrière les maisons, là où les hommes savent que se trouve le fort de Marchovelette. Beaucoup pensent que le tir vient du fort et se sentent protégés par ses bouches à feu.

Le narrateur voit ses premiers morts. D'abord, deux soldats tués près d'une maison bombardée et d'un verger ravagé, puis un troisième, dans la maison : *Dans une petite chambre, contre un lit couvert de chaux et de fragments de pierre, gît un soldat, un mort. Le cadavre est appuyé au chevet du lit, tranquille, comme si le pauvre garçon fût tombé là et n'eût plus eu la force de se relever. Saillant du visage livide, deux gros yeux vitreux me regardent fixement, dépourvus de vie, mais avec quelque chose dans le regard mort, comme si la dernière chose qu'ils avaient contemplée eût frappé cet homme d'une angoisse surhumaine, et avec quelque chose aussi dans la bouche entrouverte, comme si son dernier cri se fût étouffé sur ses lèvres. Ses mains s'appuient sur le sol, doigts écartés, un peu écartées du corps, comme si dans sa*

16. Le renfort français, effectivement annoncé au commandant du secteur, n'arrivera en fait à Bouge que le lendemain à 10 heures. Il ne s'agira pas d'une division, mais d'un régiment (deux bataillons du 45^e et un bataillon du 148^e), qui mènera dès l'après-midi la contre-attaque sanglante et infructueuse connue sous le nom de « combat de Wartet ».

chute, il se fût appuyé pour se retenir. Est-il venu se réfugier dans cette chambre devant l'affreuse violence du feu des bombes ? Ou est-ce que, blessé, il est entré ici piteusement pour y trouver une mort plus tranquille ? Il est coiffé du petit béret des carabiniers. (...) Inconsciemment, nous devinons seulement qu'il s'est passé en cet endroit quelque chose qui a rompu le cours naturel des choses, que tout ce qui a jusque-là existé entre les hommes et les a attachés l'un à l'autre s'est coupé ici, brutalement brisé, sans transition, sans préparation ni raison pour nous ; — un homme peut maintenant assassiner un autre homme. (...) La vie qui est derrière moi, tous ces jours et ces années, tout cela me semble vide et sans espoir à la vue de ces jeunes gens morts.

Le soleil se couche derrière les grands arbres de Boninne. Arrivent les premiers blessés. L'un d'eux pleure, s'inquiète pour sa femme et ses enfants. Le narrateur et deux camarades vont chercher un cheval pour les évacuer. Dans la nuit noire, la canonnade ennemie jette des éclairs. *Plus loin, sur la droite, nous entendons plus clairement le grondement sourd de l'artillerie sourde, au-delà de la Meuse, là où se trouvent les forts de Maizeret, Andoy et Dave*¹⁷.

L'attente se poursuit, angoissante, tandis que commence une nuit de veille et d'introspection. Claes est désigné pour une patrouille chargée d'aller reconnaître les positions voisines. Il erre dans l'obscurité, guettant les mots de reconnaissance échangés en français : « Sentinelle amie ». Dans la nuit, un mouvement, une frayeur, mais ce n'est qu'une vache perdue, qui suit la patrouille. Celle-ci tombe sur des réfugiés entassés dans une pièce :

– *Devons-nous fuir ? Sont-ils là ? demande un homme d'une voix tremblante. Nous essayons de l'apaiser en lui disant que les Allemands ont été repoussés et qu'ils n'ont rien à craindre, mais nous voyons clairement qu'ils ne nous croient pas. Un vieil homme couché sur un sac de foin commence tout à coup à raconter quelque chose d'un ton plaintif dans son dialecte wallon bachelé, tandis que de son bras maigre, il chasse quelque chose devant lui. C'est un débile...*

Ce sont ces misérables que plus tard, on accusera d'avoir tiré traîtreusement sur les innocents soldats de l'empereur Guillaume. Ce sont ces hommes, ces vieillards, ces femmes et ces enfants qu'ils ont assassinés par centaines, comme des chiens. Francs-tireurs ! Mon Dieu ! Qui les a vus, rendus à moitié fous par l'angoisse, qui les a vus errer au long des routes, ne sachant où aller, avec leurs faces pâles, avec leurs grands yeux effrayés, n'aurait pu qu'éclater de rire à cette accusation, si cela n'était si triste et si sanglant.

La mission aboutit à placer des hommes de liaison entre les positions, et pendant cette manœuvre, l'auteur échappe à un tir nourri ami. De l'autre côté de la Meuse, la canonnade se poursuit, parfois avec de brefs intervalles de silence, parfois avec cinq ou six coups d'affilée. Épuisé, le narrateur tombe dans un demi-sommeil où la réalité se mêle aux rêves d'enfance, mais il est bientôt réveillé en sursaut par l'explosion d'un shrapnell.

– *Tu dors, Claes ? (...)*

– *Non, mon lieutenant, réponds-je, tandis que je me dresse, tourne et retourne mon corps pour chasser le froid. Nous scrutons tous deux l'obscurité devant nous.*

– *Si j'avais su que c'était ça la guerre, dût-il d'un ton mélancolique.*

– *Je vous comprends, lieutenant.*

En bas, dans la vallée de la Gelbressée, une maison commence à brûler. C'est une maison de maître haute et blanche, située au long du chemin, avec un grand jardin à l'arrière. Durant la

17. À partir de 11 heures, les forts d'Andoy et Maizeret subissent en effet un intense bombardement de pièces de 15 et 21 mm. Le lendemain soir, des pièces de gros calibres prendront le relais. Maizeret sera complètement détruit et évacué, mais Andoy tirera encore.

journée, je l'avais regardée à plusieurs reprises. Une main invisible y a bouté le feu. Ce ne sont pas de hautes flammes, rien qu'un embrasement roux dans le haut du toit, d'où on voit s'élever une épaisse fumée.

Au combat¹⁸

Les soldats s'éveillent. Aucun ravitaillement n'étant arrivé, ils sont autorisés à chercher des subsistances dans les maisons abandonnées. Un soldat traite une vache. On recommande aux officiers de ne pas trop s'exposer, vu le manque d'encadrement. Les hommes creusent donc un abri pour leur lieutenant.

À partir de cinq heures, le feu de l'artillerie reprend, et l'on entend notamment un feu intense du côté des trois forts de la rive droite. *C'est le grondement d'un moulin furieux caché quelque part dans les profondeurs de la terre et dont les ailes heurtent et ébranlent le ciel, là-haut.* Un peu plus tard, les forts de Cognelée et de Marchovelette reçoivent leur part. Le dernier est tout voisin, de l'autre côté de la chaussée, car de leur position, les soldats en voient le glacis arrondi. Le tir est d'abord imprécis, puis des obus tombent sur les maisons bordant la chaussée, déclenchant incendies et colonnes de fumée. Le bombardement du fort se fait aussi plus précis. *Nous ignorons si l'artillerie du fort répond au feu ennemi, mais nous le supposons.* L'auteur décrit en termes très expressifs le déluge de fer et de feu qui secoue les hommes dans leurs tranchées. Une fumée de plus en plus épaisse couvre le fort et le village de Boninne. Un avion arrive de Namur et survole les environs. Poursuivi par les tirs, il retourne d'où il est venu et les soldats, qui ont suivi le jeu, sont heureux de le voir sauf.

Ernest Claes se sent prêt au combat. Il analyse ses sensations : *Je trouve une satisfaction réjouissante à ne me sentir envahi d'aucun sentiment de fatigue, aucune envie de repos, c'est comme si mon esprit et ma volonté voulaient être hors de moi, former un être distinct qui traiterait mon corps comme une machine en marche.* Il est envoyé auprès du commandant. Il y a quelques blessés. Un soldat du génie surveille l'équipement électrique relié au champ de mines. Le commandant Rousseau lui montre fièrement quelques têtes d'obus de cuivre déterrées par ses hommes. Au retour, il trouve une batterie camouflée de trois canons à l'abandon ; il va au village et tombe sur un major :

- *Vous venez du fort ?*
- *Mon major, réponds-je, il y a là-bas près de notre tranchée trois canons et il n'y a personne pour...*

Il me considère soudain d'un regard empli de colère.

- *Qu'est-ce que ça peut bien vous faire, vous ! Fichez-moi la paix !*

L'officier vient sur lui, comme pour le gifler. Un commandant d'artillerie approche, auquel il répète sa phrase. L'homme, qui fume un cigare, lui répond calmement « *Que voulez-vous que ça me fasse, mon cher ami ?* ». Plus loin, il trouve des

18. 22 août. L'attaque allemande se concentre au nord de la Meuse, tandis que les forts sont soumis au bombardement de pièces de gros calibre. L'infanterie mène plusieurs attaques dans les environs du fort de Marchovelette, soutenues par un tir d'écrasement ; après avoir repoussé deux assauts, les Belges doivent se retirer vers Bouge. La contre-attaque franco-belge sur Wartet échoue dans l'après-midi, avec de lourdes pertes. Entre le fort de Marchovelette et la Meuse, malgré un bombardement intense, les positions sont cependant conservées.

artilleurs, et il répète son avertissement à leur sous-officier, qui lui demande où sont les canons et répond avec un petit sourire très hautain « *Ah ? oui, je sais... c'est une surprise* ».

La tranchée est toujours épargnée. Les hommes enfoncent instinctivement les épaules lorsqu'ils entendent le sifflement d'un shrapnel. Un autre bruit nouveau se fait entendre : c'est un hurlement traversant l'air, *comme celui d'un chien au clair de lune d'une nuit d'été*, suivi d'une terrible explosion ; l'auteur apprendra plus tard qu'il s'agit des fameux obus allemands de quarante-deux. Une épaisse fumée noire et blanche s'élève du fort : on pense qu'il a sauté.

L'auteur va observer la vallée de la Gelbressée avec les jumelles du lieutenant, et c'est à nouveau l'occasion de réflexions sur ce paysage champêtre figé dans l'absence de toute vie. *C'est comme un visage mystérieux qui porte en ses rides le mystère des prodiges à venir*. L'attente se poursuit. Enfin, les premiers éclaireurs ennemis apparaissent au coin d'un champ de blé, trois hommes et un cheval :

*Les voilà donc, les soldats allemands ; ils vont tirer sur nous, et nous sur eux. Je ne peux dire ce que je ressens à la vue de ces trois hommes. Quelque chose de douloureux, quelque chose de mélancolique, en même temps qu'une avide curiosité de ce qui suivrait, car ce trio est certainement avant-coureur de milliers d'autres hommes qui restent cachés derrière la verdure de la crête boisée.*¹⁹

Les ennemis sont encore trop loin pour que l'on puisse tirer. Ils s'avancent sur la chaussée, progressant prudemment à distance l'un de l'autre. Un incident ridicule met alors aux prises le premier chef Boval et un de ses hommes, qui a pris son poste d'observation et ne s'en laisse pas déloger. Du côté de Gelbressée, une troupe plus importante descend de la hauteur, se dissimulant par moments dans le bois. Claes peste contre l'interdiction de tirer, mais reconnaît qu'elle est fondée.

Soudain, un feu intense retentit à l'arrière des lignes : ce sont des Français, qui accourent par le chemin : *Je vois leurs pantalons rouges à travers la haie et leurs têtes coiffées d'un béret bleu dépasser du feuillage*. Surprise et joie ! Deux des Français sont blessés, l'un d'eux s'approche de l'auteur. *Il lève les yeux et me chuchote doucement, comme si j'étais un vieil ami : « Je suis touché », et il indique une sombre tache humide sur l'étoffe rouge de son pantalon, un peu au-dessus du genou. C'est un jeune gars aux mains fines et au teint pâle.*

Le bombardement et les tirs de mitrailleuses frappent les lignes. Les blessés sont nombreux, notamment parmi les Français, qui sont inquiets du sort que les « Boches » leur réserveront. Ernest Claes court chercher du secours à Boninne. Le village a été dévasté par le bombardement. Le poste de secours installé dans l'école, sur la chaussée, a été abandonné. La situation est chaotique. Il va chercher des ordres, écoute un soldat français qui affirme avoir tué un général quelques jours plus tôt, entend de vifs combats dans la vallée, près du fort de Marchovelette. Il trouve enfin le commandant Rousseau, qui fume toujours tranquillement sa pipe et observe le terrain, debout dans la tranchée. C'est un type épatant, qui lui offre sa dernière gorgée de cognac. Il n'a pas reçu d'ordre : il faut donc rester sur place.

19. La percée allemande à Boninne a été menée par le 76^e brigade d'infanterie (général-major von Versen), avec des parties de la 3^e division d'infanterie de la Garde et de la 15^e brigade d'infanterie de réserve, suivies de la 38^e division d'artillerie de campagne et de la 1^e division de réserve de la Garde.

En rejoignant sa position, l'auteur porte secours à un petit soldat français qui l'interpelle « *hé, le Belge... aidez-moi !* ». Il le porte contre une maison, mais une boîte à mitraille explose au-dessus d'eux : le Français est tué. *Il ouvre encore largement les yeux, fixe mon visage, murmure : « Jésus ! Marie ! Adieu ».... et après une dernière convulsion de tout le corps, il s'immobilise... C'est alors qu'un second projectile explose, et lui-même ressent un coup violent dans le dos. Je ressens une douleur cuisante, comme si soudain un fer rouge s'imprimait dans ma chair nue... Mon manteau est déchiré, c'est passé à travers ma veste, à travers ma chemise, et je sens la tiédeur humide du sang. Ma tête est prise de vertige. Et voilà un nouveau choc sur mon épaule gauche, mais sans grand mal... quelque chose comme un violent coup de poing qui me rend impuissant... Je me retourne et je veux ramper à l'écart. En même temps, je sens que toute résistance et toute endurance m'ont abandonné. C'est comme si mes nerfs étaient sectionnés, si tous mes muscles étaient tétanisés.* Il est à nouveau touché : *un troisième heurt comme un coup de poing dans le dos, comme la violente morsure d'un objet pointu.* Il parvient néanmoins à se traîner, appelle à l'aide, et se retrouve devant son lieutenant, à qui il transmet les ordres. Avec d'autres blessés, il est soigné dans le salon d'une des petites maisons voisines. Mi-conscient, il parle de sa famille et de la guerre avec ses camarades. L'épaule, surtout, le fait souffrir. Transporté dans une cave, il s'endort.

Dans la cave²⁰

Le narrateur est réveillé par la douleur et la soif : *Mi-éveillé mi-endormi, je reste couché ainsi pendant des heures et des heures. Mon imagination fiévreuse crée un théâtre où défilent les choses les plus merveilleuses, mais où un verre d'eau claire et fraîche passe et repasse, tenant le rôle principal.* Les blessés réfugiés dans la cave s'inquiètent : qui les trouvera, quel sera leur sort ? Ils spéculent sur les bruits de canonnade et de fusillade qui parviennent jusqu'à eux.

Par le soupirail, Claes assiste à l'attaque de la dernière tranchée belge par les Allemands : *Ils hurlent seulement un long cri sauvage que je ne peux comprendre et courent en avant, courbés, l'arme brandie et faisant feu ainsi. (...) Un officier, reconnaissable au gris plus fin de son manteau, bondit ici et là entre les rangs, tel un fou, faisant des gestes sauvages et brusques. Toujours il en sort d'autres du bois, des centaines, des milliers, sans cesse tombant, chancelant, trébuchant. C'est une mêlée désordonnée d'hommes farouches, d'une couleur uniformément grise qui leur donne quelque chose de dur et d'opiniâtre. Ils arrivent tout près du jardin et je vois le cuir jaune de leurs bottines, de leur cartouchière et de la bretelle de leur arme.*

Les ennemis sont là, les blessés craignent le pire, surtout après ce qu'ils ont lu dans les journaux récents sur la sauvagerie des Allemands, et ce d'autant que ce qu'ils en ont vu semblait de la dernière férocité. L'attente est interminable. Les blessés souffrent, certains délirent et meurent. *Un troisième a sucé le sang de sa blessure à la main et gît maintenant la tête dans les pommes de terre, le bras étendu sous lui ; il mord dans les fruits crus comme une bête furieuse. (...) Il en meurt encore un, en silence, sans un cri ni un soupir, comme si en mourant, il voulait encore éviter que ses camarades ne soient découverts.*

20. 23 août. En fin de matinée, le fort de Cognelée est complètement détruit ; il tombe vers 12h30. En même temps, l'ennemi mène une puissante attaque entre cet ouvrage et celui de Marcholette, attaque qui contraint les troupes positionnées plus au sud, et notamment à Boninne, à se retirer pour éviter d'être isolés. À 14 heures, le fort de Marcholette est pris, peu après l'explosion d'un obus dans la galerie centrale, qui tue et brûle un grand nombre d'hommes. Les troupes allemandes descendent vers Bouge et Namur, la retraite générale s'opère vers l'Entre-Sambre-et-Meuse.

L'auteur est tenté de se laisser aller pour échapper à la douleur et à la soif, mais dans un dernier effort, il décide de monter l'escalier pour se rendre et se faire tirer de là, lui et ses camarades. Dehors, tout est redevenu calme ; il doit être quatre heures de l'après-midi. Le sol est jonché de morts et de blessés. Il se rafraîchit de quelques reines-claude et reste là environ une demi-heure. Arrivent des soldats, qui coupent les fils barbelés des tranchées, enroulent les fils téléphoniques, rassemblent armes et munitions. Claes reste caché. Il est incapable de fuir, même s'il n'est pas blessé mortellement, et tente vainement de passer un pantalon civil qui traîne là. *Il est donc écrit que je dois tomber aux mains des Allemands et que c'est là mon seul salut, car je sens bien que je ne pourrai pas tenir un jour de plus sans aide. Et alors quoi ? Je ne peux pas m'imaginer qu'ils puissent fusiller brutalement un blessé désarmé. D'autant plus que je ne tomberai pas entre leurs mains au plus fort du combat, quand est banni tout sentiment d'humanité. Je serai alors emmené vers un hôpital... et ce n'est pas vraiment grave, puisque la guerre sera en tout cas terminée dans quelques semaines.*

Le narrateur ne se réveille qu'au jour suivant. Il a retrouvé des forces, mais est dévoré par une soif effrayante. Une voix l'appelle : Claes ! C'est le lieutenant Mathieu, blessé, appuyé sur deux bâtons. Il a une jambe cassée, des brancardiers allemands l'ont sommairement soigné, disant qu'ils viendraient le rechercher le lendemain. Presque tous les autres sont morts ou blessés, enterrés par l'explosion de grenades. Il ignore ce qui est advenu du reste de la compagnie et de l'armée belge à Namur.

C'est une si splendide matinée, je regarde avec bonheur la verdure, le ciel bleu, le soleil éclatant suspendu au-dessus des collines. C'est si beau, la vie !... Mais une voix retentit : « Halt ! Lefez les maings ». Un cavalier les menace de son arme.

– *Wir sind Wervundeten ! (nous sommes blessés !)* lui crié-je, et il me regarde étonné.

– *Sprichst Deutsch ?*

Je ne réponds pas, et le revolver menaçant s'abaisse.

Je suis prisonnier de guerre.

Prisonnier de guerre

Ernest Claes traduit l'échange de propos du lieutenant et du cavalier prussien, *un grand type aux traits grossiers, aux yeux froids et durs, comme de porcelaine bleue, et à la voix rauque.*

– *Demandez-lui un peu ce qu'il pense des Belges, demande le lieutenant, et bien que je trouve cette question complètement idiote et inutile, je la pose au Prussien.*

Il me regarde d'une paire d'yeux emplis de fausseté et répond sur un ton de brusquerie :

– *Die Belgier ? 's Sind Feiglinge – hintertückische Schweinhunde. (Les Belges ? Ce sont des lâches, des bâtards [littéralement des chiens de porc] perfides).*

Je détourne le regard. C'est plutôt dur envers deux combattants blessés.

– *Qu'est-ce qu'il a dit, le boche ? demande Mathieu, et d'une voix triste, je lui donne la réponse : Il dit que nous sommes des lâches, mon lieutenant.*

Un fantassin approche, timide et charitable, qui leur donne à boire et partage avec eux quelques prunes. Des brancardiers emportent les survivants de la cave ; ceux-ci remettent leurs armes, l'un d'eux jusqu'à sa pipe. Un jeune médecin approche à cheval, impeccablement vêtu, portant de grosses lunettes à monture d'écaille ; il ne jette qu'un coup d'œil aux blessés. Ceux-ci sont emportés dans

deux ambulances. Claes, « der Belgier der Deutsch spricht » (le Belge qui parle allemand) en est cependant rapidement extrait et ramené vers les maisons que fouillent les Allemands, à la recherche de soldats et de francs-tireurs. Ils pillent et brisent tout ce qui leur tombe sous la main, tout en se montrant obséquieux vis-à-vis de l'officier de santé. Ils forcent Claes à ingurgiter de l'alcool. Une vingtaine de maisons sont ainsi mises à sac avant qu'il ne soit remis dans la voiture.

Nous traversons lentement le village complètement ravagé. Un petit groupe d'officiers entourant un général causent devant une maison qui brûle encore. Quelques villageois marchent dans la rue d'un pas rapide, leur petit baluchon sous le bras, pâles, anxieux comme des bêtes apeurées. Dans un champ, on a dressé un camp de tentes basses et brunes, et je vois beaucoup de soldats belges blessés étendus sur le sol. Le château de Zualart a brûlé de fond en comble. Le clocher de l'église est à moitié renversé, les cloches sont décrochées, et c'est comme par miracle qu'elles restent pendues à leur corde, quelques mètres au-dessus du sol²¹. Une pauvre maisonnette paysanne est encore en flammes, et je vois un soldat en tirer un brandon pour bouter le feu à une petite grange, un peu à l'écart. Soudain, de derrière la maison en feu, un étalon sauvage déboûle sur lui ; le type appelle à l'aide comme si on l'assassinait, saute par l'ouverture du fil de fer barbelé tendu dans la cour et y laisse une grande pièce de son pantalon. De toutes parts viennent des soldats, qui emportent leur butin sous le bras ou sur l'épaule, dans des paniers et des corbeilles, et même sur des brouettes. Les officiers assistent à la scène comme si leur tâche était de la surveiller²².



L'église de Boninne détruite par les bombardements et le château de Zualart.

Les ambulances convergent vers le couvent des Sœurs de la Providence de Champion, transformé en hôpital de campagne, et où s'entassent uniformes allemands, français et belges²³. Claes doit servir d'interprète pour le surveillant de l'hôpital, un sous-officier amical et rougissant du nom de Carl Magersuppe, avec qui il va sympathiser. Des officiers²⁴ l'interrogent sur l'état des troupes, mais posent aussi des questions plus surprenantes : à quelle distance ils sont encore de

21. La photographie de l'église bombardée illustre la description qu'en donne l'auteur. Celui-ci, chrétien convaincu, n'aurait pas manqué de signaler, s'il les avait connus, le pillage du sanctuaire et le forçement du tabernacle.

22. Les faits d'incendie et de pillage à Boninne relatés par Ernest Claes sont exacts. Deux autres méfaits s'y sont produits qu'il ne rapporte pas : un blessé français a été achevé à la baïonnette et les Allemands ont forcé les hommes restés au village à marcher devant eux vers Bouge.

23. Les Allemands arrivent à Champion le 23 août en fin de matinée. Ils installent immédiatement leur hôpital de campagne dans l'établissement des Sœurs de la Providence. Le même jour et le lendemain, 500 soldats blessés y sont amenés et soignés, parmi lesquels 178 Belges.

24. Des troupes nombreuses sont en effet arrivées à Champion au milieu de l'après-midi et un repas a été servi au couvent à 75 officiers, ce dont témoigne la déposition des sœurs de la Providence dans l'incident des francs-tireurs. Si Ernest Claes parle de ces officiers, qui l'ont interrogé, il ne mentionne pas ce repas particulier.

Paris, combien de forts défendent Bruxelles ou s'il est vrai que le roi Albert a fui aux Pays-Bas. Ils prennent des notes. Le narrateur leur répond de façon que plus tard, quand ils confronteront leurs notes à la réalité, ils pestent contre « der Belgische Schweinhund » (le bâtard Belge) qui les a pris pour des imbéciles. *Ce sont pour la plupart de gros types au crâne rasé. Ils fument des pipes allemandes et semblent imbus de leur personne, avec leur uniforme d'officier et leur sabre.* Pour eux, tout est meilleur en Allemagne, y compris le tabac dont ils offrent une pipe à Claes : « Bei uns in Deutschland » (Chez nous, en Allemagne), ce sera le titre du second volume de ses mémoires. Les officiers maudissent surtout la stupidité des Belges, qui ne les ont pas laissés passer. *Il est pourtant toujours inutile de s'opposer aux Allemands. Ils répètent tout le temps la même chose, comme une leçon apprise par cœur.* Deux sentiments dominent chez eux : l'obsession des francs-tireurs et la certitude de vaincre en quelques mois la France d'abord, puis l'Angleterre et la Russie.

De nouveaux blessés arrivent sans cesse, surtout des Allemands. On vide les classes et on apporte du foin pour loger ces hommes, qui s'entassent dans les couloirs. Les religieuses travaillent sans relâche. Bluhm, l'officier médecin dirigeant l'hôpital, recoud les blessures d'Ernest Claes et l'assure qu'elles sont sans danger. Cependant, la clavicule est déplacée en deux endroits et l'omoplate peut-être cassée. Il enlèvera le lendemain la balle qui s'y trouve encore. Et toujours, le narrateur décrit ses impressions, fait part de ses réflexions tout en observant les environs, le drapeau de la Croix-Rouge sur la tourelle dominant la chapelle, l'horloge arrêtée sur deux heures. Il pense aux horreurs des derniers jours, fulmine contre ce peuple qui vient jouer au maître dans sa chère patrie.

Un blessé belge l'interpelle :

– *Dis, camarade,... c'est un couvent de nonnettes, ça ?...*

– *Oui.*

Il regarde vers le sol, la tête penchée.

– *Tu es catholique ?*

– *Oh !... si tu veux, oui... Mes parents ont toujours été de ce côté-là... moi, je suis socialiste...*

C'est un mineur de Charleroi, un type bâti comme un arbre, et il a été blessé près du fort de Cognelée. Ses cheveux noirs s'échappent du pansement sur son front, dans un rigide entortillement de sang séché.

– *Dis, tu ne voudrais pas te confesser ?*

Il me regarde d'un œil un peu étonné.

– *C'm'est égal... on ne sait jamais...*

Le prêtre vient auprès de lui, il lui parle, le confesse, et le même soir, il meurt.

Une nonnette prend soin de lui. *De sa coiffe blanche émerge une petite mine fraîche, avec des yeux bleus débonnaires.* Elle lui offre un cigare, qu'il fume lentement. Un soldat allemand vient s'asseoir auprès de lui ; il pleure à chaudes larmes et lui avoue qu'il n'est pas allemand, mais polonais. Dans le parc, de petits enfants viennent en silence contempler ces hommes souffrants. Des nuées de mouches s'amassent sur les tas de vêtements chargés de sang.

Un officier belge arrive avec une petite valise : c'est le docteur N., du fort de Marchovelette. Il est suivi de quatre ou cinq ambulances de soldats affreusement

brûlés sur tout le corps²⁵. Suit le spectacle de ces hommes horriblement blessés, aveugles pour la plupart, qui dégagent une odeur de chair carbonisée. Cette vision inhumaine le poursuivra des années. *Et ce sont des hommes, des hommes de chair et d'os, de pauvres gars du peuple qui n'auraient fait le moindre mal à personne et n'aspiraient qu'à une vie calme et paisible.* Ils sont une vingtaine, sortis des décombres du fort. Avec eux arrive le docteur militaire du fort de Cognelée, le commandant Duchâteau, du fort de Marchovelette et son lieutenant, ces deux derniers également blessés. Les brûlés meurent les uns après les autres les jours suivants, dans des plaintes continuelles d'animaux blessés. *Ils sont soignés avec amour et dévouement par les petites sœurs, à chaque heure et à chaque minute. Petites sœurs silencieuses de Champion, je crois qu'il y a des saintes parmi vous !*



Soldats allemands posant devant une coupole du fort de Marchovelette

Francs-Tireurs²⁶

Au couvent des sœurs de la Providence, le narrateur est mieux portant que la plupart des autres blessés. Gênés par les problèmes d'alimentation électrique et de ravitaillement, les médecins opèrent sans cesse. *Maintenant, c'est ici le royaume de la Mort, et chacun ressent la présence tangible de sa main.* Un soir, un grave incident survient : on entend des coups de feu dans le grand jardin qui s'étend du corps de

-
25. La chute du fort de Marchovelette est sans doute le fait le plus tragique du siège de Namur. Bombardé pendant deux jours, il reçut le 23 août en début d'après-midi un obus de gros calibre qui toucha la galerie centrale, tuant une trentaine d'hommes et en blessant 70 à 80, pour la plupart voués à une mort atroce. Cela désorganisa le commandement, d'autant que le capitaine-commandant Duchâteau fut lui-même blessé. La garnison se rendit et resta sur la coupole jusqu'à la fin des combats à Boninne. Le commandant Duchâteau arriva en effet à Champion le dimanche 23 août au soir, quelques heures après la chute du fort qu'il commandait.
26. E. Claes a été auditionné l'année suivante sur cet incident bien réel, survenu le 24 août entre 19h30 et 20 h ; la traduction française de sa déposition est conservée aux Archives Générales du Royaume, *Commission d'Enquête sur la Violation des Règles du Droit des Gens, des Lois et des Coutumes de la Guerre, 1914-1926, documentation du Havre*, chemise 431 (Champion) ; nous remercions M. G. Alexis de nous en avoir communiqué la teneur. Claes y donne des faits une version analogue à celle de *Namen 1914*, affirmant avoir entendu distinctement les coups de feu, puis appris de Mageruppe que la fusillade aurait été déclenchée par la pétarade d'une machine. L'incident est détaillé dans J. SCHMITZ et dom N. NIEUWLAND, *Documents pour servir à l'histoire de l'invasion allemande dans les provinces de Namur et de Luxembourg*, Bruxelles &, Paris, 1919, p. 234-238. La position allemande a été défendue dans R. von BIEDERSTEIN *Krieg in Einzeldarstellungen Band 1. Lüttich-Namur*, 1918. Une perquisition générale fut bien menée dans le couvent, avec des aumôniers placés en boucliers devant les soldats et la menace d'une exécution sommaire si des francs-tireurs étaient découverts. Dans le fameux *Livre Blanc* publié en 1915 par l'Allemagne pour présenter les rapports de ses propres enquêteurs et fonder sa thèse des francs-tireurs (annexe 37, p. 52), le sergent Georges Ebers, le feldwebel Schulze et des soldats du 93^e d'infanterie affirment avoir vu à dix reprises des civils tirer des fenêtres des maisons situées en face du couvent ; ce témoignage est réfuté par le chanoine Schmitz et dom Nieuwland. On remarque des nuances entre ces rapports et la version qu'en donne E. Claes ; ce ne sont pas des religieuses mais des aumôniers qui furent mis en avant durant la fouille ; surtout il n'est question ni dans les autres dépositions ni dans la réfutation belge du « Livre Blanc » allemand de l'explication admise par les Allemands d'une détonation de machines ayant déclenché les tirs des leurs semble imaginaire. La courageuse patrouille de l'auteur au village, évoquée ensuite, assez étonnante vu les circonstances, figure aussi dans sa déposition officielle.

bâtiments à la chaussée de Namur. Il est question de francs-tireurs. Les soldats allemands sortent en armes, scrutent le toit de la chapelle, d'où le tir semblerait provenir. Ils croient voir des hommes s'enfuir, avant de s'apercevoir que ce sont leurs camarades.

Tout reste en suspens, et un silence de mort règne dans la petite cour intérieure éclairée par le demi-jour rosâtre qui filtre au travers des fenêtres du couloir.

C'est un instant de silence pénible et lourd de menaces.

Soudain, le docteur belge J. déboule du ball dans la cour. C'est un homme grand et fort. Il se dresse dans le crépuscule, le visage tourné vers la chapelle. D'une voix sauvage, tonnante et tremblante de colère, il crie : « Lâches, où êtes-vous !... N'êtes-vous pas honteux !... Abattez-moi, je suis ici devant vous !... Je suis honteux d'être Belge... Les Allemands nous ont traités de façon admirable !... Deutschland über alles !... Deutschland über alles !... Tuez-moi... »

Il vocifère encore bien davantage, répétant chaque fois les mêmes paroles. Ce type a vraiment perdu tout sens commun.

Il jette son indignation vers la façade sombre qui lui fait face, vers la toiture où rien ne bouge, où il n'y a absolument rien à voir.²⁷

Alors que le médecin tient ces propos délirants, l'auteur essaye de le raisonner, mais se fait rabrouer, ce qui lui indique que le lieutenant J. est un vrai médecin militaire. Bluhm et les Allemands accusent les sœurs d'avoir hébergé des francs-tireurs. Un échange de propos peu amène éclate alors entre le médecin exalté, qui accuse les religieuses d'être de mauvaises patriotes, menace de les fusiller lui-même et clame sa honte d'être belge, et sœur Leona, qui proteste de sa bonne foi. Un officier allemand l'appelle au calme, imité par le narrateur, ce qui porte sur lui les soupçons d'un sous-officier allemand ; il est tiré de ses mains par Carl Magersuppe. Le lieutenant J. reconnaîtra plus tard avoir agi sous l'emprise de la colère : il connaît l'obsession des Allemands pour les francs-tireurs, il a lu les journaux français et belges faisant état de civils liégeois ayant défendu leur maison, et c'est sous ces impressions qu'il a tenu ces folles et regrettables paroles. Le couvent est fouillé par un officier et deux soldats, derrière deux religieuses portant les lanternes. Cela dure quelques heures, tandis que les hommes en armes restent sur le qui-vive et que Bluhm marche de long en large, le casque sur la tête et le revolver à la main. Il prend l'auteur à partie, lequel ne peut que lui répondre : – *Je ne peux pas le croire, monsieur le médecin-chef, vous verrez demain que c'est un malentendu.*

L'excitation dure. On parle d'une attaque franco-belge et les blessés craignent d'être achevés. L'auteur décrit cette ambiance surréaliste, dans les lueurs d'incendie : *c'est un soir d'extrême épouvante, aux relents de massacre.* Ernest Claes demande alors à Bluhm de pouvoir aller au village avec quelques soldats pour y mettre de l'ordre s'il se passe quelque chose d'anormal. Sa proposition est acceptée, et il part avec cinq soldats l'arme au poing. Un officier belge qui fume tranquillement sa pipe s'étonne de sa démarche. Ils croisent d'autres soldats revenant du village ; ils le prennent pour un criminel que l'on va exécuter. Ils assurent qu'il n'y a rien à voir : ils ont chassé les civils de chez eux et les ont enfermés dans l'église.

27. Cet épisode est également rapporté par les témoignages des deux parties sur l'incident, ce qui établit son authenticité, même si aucune source ne précise les propos exacts tenus par le médecin militaire belge Janssens.

– Pourquoi a-t-on mis le feu aux fermes ?

– Der Befehl (les ordres) – La voix impassible prononce ce mot comme une fatalité.

On ne trouve nulle trace de francs-tireurs, et l'auteur en conclut que les tirs doivent venir de l'intérieur du couvent. Il devine des doutes chez les soldats quant à la version officielle, car un sergent se demande s'ils doivent vraiment laisser les pauvres villageois toute la nuit dans l'église. Il rentre alors et trouve les religieuses groupées autour de leur mère supérieure, affolées à l'idée que leur couvent puisse être incendié. Leurs valises sont faites, elles sont prêtes à partir. La supérieure lui demande d'un ton douloureux :

« Mon Dieu, Monsieur, que vont-ils faire de nous ? »

Je réponds, aussi rassurant que possible, mais à moitié assuré seulement de ce que je dis : « vénérable sœur, il ne va rien se passer. Faites tout ce qu'ils vous demandent à l'instant. Cette agitation va passer. »

Les sœurs sont assises, bien rangées, dans la chapelle, tandis que les flammes des maisons voisines en feu se font menaçantes. Un coquin de feldwebel a pris l'initiative de cette mascarade et il parade, le revolver à la main. Claes doit traduire ses propos mensongers : elles ont caché des francs-tireurs, les Allemands voulaient les fusiller, mais lui les a sauvées, elles vont passer toute la nuit dans la chapelle, etc. Les pauvres femmes terrorisées promettent tout ce que l'on veut. Le feldwebel va jusqu'à soulever le rideau des chambres où sont couchées les sœurs vieilles et malades.

L'auteur retrouve Magersuppe dans la cuisine. Ils boivent ensemble un verre de vin et l'Allemand lui explique tout : dans la salle des machines, les moteurs sous trop forte pression ont produit des éclats que des soldats maraudant dans le verger ont pris pour des coups de feu, et ils ont eux-mêmes déchargé leurs armes. Les soldats le lui ont dit eux-mêmes, et la chose est confirmée par le chauffeur berlinois qui a mis les machines en route...

La tension retombe. Les docteurs travaillent encore toute la nuit, et l'on entend les gémissements des brûlés. L'auteur finit la nuit sur un matelas, au pied de l'escalier menant aux chambres des sœurs. Il songe à sa vision idéalisée de l'Allemagne, fracassée par la hache du soldat prussien : *Nous avons pour de bon perdu toute confiance en vous, car entre nous et vous, il y a maintenant davantage, et plus grave, que le sang qui vous colle aux mains. Nous ne pouvons oublier cela. Et dans notre profonde douleur, nous vous tournons le dos, et ainsi feront, hélas, aussi nos enfants.* Dans la nuit, il est soudain réveillé par des éclats de voix et voit devant lui la figure d'un Prussien maigre et louche, à moitié habillé, pris dans le faisceau d'une lampe de poche. Que fait-il là ? Il jure par tous les dieux allemands qu'il cherche les toilettes...

Un jour d'hôpital

Un nouveau jour se lève. De nombreux blessés sont morts pendant la nuit, surtout des brûlés, mais l'hôpital a maintenant belle allure, tout est net et ordonné. Le lieutenant Mathieu a été soigné ; l'éclat de grenade lui a fait une blessure profonde à la cuisse, mais il est en forme. D'autres ont moins de chance. Un camarade de tranchée, Bouy, n'a plus que des moignons à la place des jambes et s'inquiète de la pension qu'il pourra obtenir pour subvenir à ses besoins. Un jeune Allemand mourant appelle sa mère.

Une dizaine de soldats se plaignent d'avoir de nouveau été la cible de francs-tireurs sur la chaussée de Namur. Après l'incident de la nuit, le personnel médical est sceptique, et les deux groupes d'Allemands en viennent aux insultes et aux mains. En fait, il y aurait eu échange de tir entre deux détachements se prenant l'un l'autre pour des francs-tireurs. Un sous-officier murmure que ce n'est pas la première fois que ça arrive. La querelle prend fin par la crainte de l'intervention d'un officier. Le cavalier allemand croisé à Boninne arrive alors au couvent. Il serre la main de l'auteur, lui demande des nouvelles, et comme il affirme lui avoir sauvé la vie, demande qu'il aille lui chercher une tartine à la cuisine.

Le narrateur entend dire que le commandant Rousseau et quelques soldats de la compagnie se trouvent dans un champ près de l'église de Champion. Il obtient de pouvoir se mettre à leur recherche. Dans le village, ce ne sont que des ruines fumantes. Un chien mort est couché sur la route. Le narrateur arrive à l'église et voit tous les villageois groupés dans le cimetière, sous la garde de deux soldats en armes²⁸.

C'est un fourmillement bigarré d'hommes, femmes et enfants, aux visages fatigués et somnolents, les cheveux ébouriffés et les vêtements débraillés. Aux premiers coups de feu, la veille au soir, ils ont été menés à l'église, la baïonnette dans le dos, et de là, ils ont pu voir les flammes s'élever au-dessus de leurs maisons et de leurs enclos. Serrés les uns contre les autres, ils ont passé la nuit dans l'église avec le curé, que je vois près de la porte du sanctuaire, s'attendant à être tué à tout moment. Maintenant, ils sont en train de parler, en petits groupes, d'une voix sourde. Aussitôt qu'ils me remarquent, ils me saluent d'un coup d'œil bienveillant. Mon bras soutenu par un bandage et ma démarche mal assurée leur font reconnaître en moi un soldat blessé sorti du couvent. « Ne pouvons-nous pas encore rentrer à la maison ? » me demandent quelques-uns, et je leur réponds que cela pourra sans doute se faire rapidement, puisqu'il est avéré qu'il n'y a eu aucun tir de francs-tireurs. « Parce que nous avons faim, tu sais. »

À ce moment, on apporte aux otages une charrette de pommes et de poires cueillies dans les vergers voisins. L'auteur ignore combien de temps ils seront encore retenus. Il ne trouve pas trace du commandant Rousseau et de ses hommes, et suppose qu'ils ont déjà été transportés à Namur. Rentré au couvent, il est appelé dans la salle d'opération. Un soldat flamand est couché sur la table, formée de deux pupitres d'école appuyés l'un contre l'autre. Il doit traduire les questions du médecin. Le blessé est gravement atteint au genou : il est chloroformé et amputé. *Le chirurgien est un grand homme chauve au visage amical, et il adresse aux blessés, en allemand, des paroles chaleureuses et encourageantes. Ses mains exécutent leur tâche avec une rapidité et une sûreté extraordinaires. Son aide est un petit docteur tout jeune, qui fait avec silence et docilité tout ce que l'autre lui demande ; il a l'air d'un étudiant en dernière année de médecine. Les gardes-malades sont debout autour de la table, silencieux, les yeux calmes fixés sur le corps nu et les plaies vives, et ils accourent en toute hâte avec les pansements, le plâtre ou les instruments spécialisés que le docteur leur demande d'une brève parole.*

Claes reste là, près d'un soldat allemand qui attend son tour. Il remarque que l'on ne fait aucune différence entre blessés allemands et ennemis. Le médecin

28. 43 maisons ont en effet été incendiées à Champion. Ce secteur est celui qui a le plus souffert des incendies : 60 maisons ont brûlé à Boninne, 55 à Bouge et 49 à Vedrin. Un grand nombre de civils de Champion et des villages environnants (800 selon les témoignages) ont été enfermés dans l'église les 24 et 25 août, accompagnés du curé Baquet.

l'examine ensuite, confirme le diagnostic et entreprend de lui extraire une balle de shrapnel de l'épaule : *À un moment, je ressens une douleur lancinante, je dois serrer les dents, mais c'est vite passé. « J'enlèverai l'autre demain », dit-il, mais il n'en a rien été et la balle est restée.* Claes reçoit alors un brassard marqué de deux croix et de la mention « Dolmetscher / Interprète », avec le sceau du « *Königliches Preussisches Feldlazarett* » (Hôpital de campagne royal prussien).

La surveillance se resserre, car des blessés légers se sont échappés. Il n'est plus question de francs-tireurs, mais avec Magersuppe, l'auteur mène l'enquête dans le jardin. Ils ne relèvent aucune trace de balle dans les fenêtres ou sur les murs. Magersuppe fait son rapport au médecin-chef Bluhm, qui le chasse rageusement et ordonne une seconde enquête, dont on ne saura rien. Cette conviction qu'il y a des francs-tireurs est fermement ancrée dans la troupe, qui colporte les atrocités commises par eux : ils arrachent les yeux, coupent le nez et les oreilles. Même un éminent chirurgien, de Dr Köhler, en visite quelques jours plus tard à l'hôpital, lui affirme que s'il y a pu avoir une erreur à Champion, il a bel et bien dû soigner ailleurs des soldats blessés par les francs-tireurs.

L'après-midi, Ernest Claes fait la connaissance du commandant Duchâteau, assis dans la cour, sombre et solitaire. *Il est assis sur une chaise dans la petite cour intérieure, le manteau disposé sur les épaules, solitaire, et il regarde devant lui d'un regard sérieux et calme. Sa barbe noire souligne la pâleur de sa face, ses yeux sombres ont une expression triste et découragée.* L'officier désapprouve le comportement du médecin belge la veille, même s'il admet qu'il a agi pour éviter des incidents plus graves. Il parle de son fort, Marchovelette, qui a souffert plus que les autres du bombardement, de ses soldats, de l'espoir que l'on avait encore le matin du 24 août²⁹ dans le renfort de plusieurs divisions françaises. *Dans sa voix tranquille et profonde, il y a une tonalité à la fois mélancolique et amère ; pour cet homme au caractère bien trempé, la brutale désillusion a été terrible. Au poste qui lui avait été assigné, il a tenu bon jusqu'à ce qu'il tombe lui-même, alors que ses soldats étaient presque jusqu'au dernier blessés ou tués. Mais cela n'a servi à rien. Avec la plus bienveillante attention, il s'informe continuellement de ses soldats, il va les visiter chaque jour dans les salles, et je remarque à quel point les blessés de son fort le considèrent d'un œil affectueux. Les médecins allemands ont certainement entendu parler de lui de façon élogieuse, car il est traité par eux avec une attention particulière.*

Visite de Namur

Toute l'après-midi tonne le canon³⁰, non loin du couvent, qui tremble sur ses bases. On tire d'ici sur les derniers forts qui résistent encore. Carl Magersuppe, dont il partage la chambre, l'emmène à Namur comme interprète dans ses démarches : c'est que l'électricité est coupée et qu'il n'y a plus de levure pour faire le pain. Sur la route de Namur, un triste spectacle s'offre à eux : les maisons sont toujours pillées, et les officiers laissent faire : *ces bons petits chéris ont bien le droit de s'amuser un peu, n'est-ce pas ?* Les champs de blé, sur les deux côtés de la route, sont

29. Cette date, la seule mentionnée dans tout l'ouvrage, semble erronée : le 24 août, le commandant Rousseau était déjà soigné à Champion et la forteresse était abandonnée. Sans doute s'agit-il de la veille.

30. On ne peut être que le 25 août, puisqu'il s'agit du lendemain de l'incident des francs-tireurs supposés à Champion. Ce jour-là, seul le fort de Dave est encore bombardé, jusqu'à sa reddition vers 15 heures. Les autres forts étaient tombés les deux jours précédents et Malonne s'est rendu sans avoir subi de bombardement. L'auteur est donc imprécis quand il parle des derniers forts et de toute l'après-midi.

couverts de troupes, de tentes et de chevaux. Des dizaines de canons belges sont alignés. Les soldats chantent et crient qu'ils vont à Paris. Ils le regardent aussi curieusement : pour beaucoup, il est le premier soldat belge qu'ils voient. Un officier leur demande brutalement des comptes. Ils doivent s'arrêter près d'une heure pour laisser passer une interminable colonne, qui passe en bon ordre avec chevaux, armes et bagages. Ils passent aussi à côté de deux monstrueux canons, les fameux quarante-deux autrichiens. Les canonniers les entretiennent : avec leur petite veste bleue, ils ont l'air d'ouvriers d'usine ordinaires. *Ce sont des Autrichiens. Ces héros ont déjà mis nos forts en pièces, tué des centaines de soldats belges, et notre pays n'est même pas encore en guerre avec l'Autriche. Je crois même que leur ambassadeur est encore à Bruxelles. Sa Majesté Apostolique – ou quel que soit le titre dont on le désigne – en a parfaitement conscience.*

Le spectacle est plus affligeant à mesure que l'on s'approche de Namur. Des groupes de femmes et d'enfants chargés de bagages remontent les champs longeant la chaussée, quittant la ville pour rentrer chez eux. Quand un Allemand approche, ils lèvent les bras, au grand amusement des soldats. Devant les maisons, les gens parlent anxieusement, en petits groupes. Sur certaines portes, il y a des inscriptions à la craie : « Gute Leute – Nicht Brennen – Leute haben nichts mehr – Schöne Mädel » (« Braves gens – Ne pas incendier – Les gens n'ont plus rien – Jolie fille »). Des soldats ivres s'approchent, sous l'œil paternel d'un capitaine. *Carl Magersuppe regarde tout cela avec autant d'étonnement que moi. Soudain, il se tourne vers moi en rougissant et dit « Der Krieg ist ein schreckliches Ding » (« La guerre est une chose dégueulasse »). Je crois qu'il regrette de m'avoir emmené.*

Près du pont sur la Meuse, une longue file de prisonniers belges s'avance, officiers en tête. Ils vont être emmenés en Allemagne par train. Les deux hommes arrivent Place de la Gare. *Près du hall des voies stationnent de nombreuses voitures et autos, tandis que dans un coin, des soldats sont occupés à faire cuire leur marmite. Tout indique des procédés brutaux, barbares. Partout circulent soldats et officiers, le fier visage éclairé d'un sentiment de triomphe ; tout ici maintenant est à eux et ils ne doivent vraiment plus se soucier de ce qui appartient à l'ennemi : c'est leur butin.* Sur les façades de la gare et à l'entrée de l'avenue, il y a encore les décorations et l'arc de triomphe dressé en l'honneur d'Albert et Élisabeth pour leur joyeuse entrée, le premier dimanche d'août, dans leur bonne ville de Namur. Cela rappelle au narrateur les visites royales dans d'autres villes, notamment à Anvers, qu'il évoque avec émotion et un attachement attendri à la famille royale. *Et c'est le même accueil qui attendait ici le souverain, la vieille et fidèle cité wallonne avait fait ses apprêts avec une joie impatiente pour lui offrir un hommage digne d'un roi. (...) Mon roi, je ne me suis jamais senti si proche de vous. Cependant, je suis bien triste en cet instant de voir l'ennemi fêter son entrée sanglante là où l'on avait préparé votre Joyeuse Entrée.*

Suit une description de l'ambiance à Namur en cette après-midi du 25 août 1914, remarquable d'expressivité :

Namur porte encore les récents stigmates du bombardement³¹. Des maisons brûlent çà et là, des monceaux de pierre et de chaux, des vitres brisées et des tuiles couvrent les rues dans les quartiers où des bombes sont tombées. En certains endroits, il est impossible de passer ; le long des rues

31. La ville de Namur avait d'abord reçu des bombes meurtrières larguées par avion le 20 août en fin de journée. Elle avait été ensuite bombardée par l'artillerie le 21 août entre 12h30 et 13h puis à nouveau, sporadiquement, dans la soirée.

principales, des troupes chantantes marchent vers la sortie de la ville en direction de l'ouest, des sentinelles sont postées à tous les carrefours, et partout des ordres et avis sont placardés à l'attention des habitants sur l'ouverture des maisons, l'éclairage des fenêtres, la dénonciation des soldats en fuite, la remise des armes et surtout sur les peines effrayantes qui seront infligées à la moindre action de francs-tireurs. Les placards sont signés : « von Bülow ».

Les gens n'osent rester à l'intérieur des maisons, ce leur est trop angoissant, oppressant. À chaque instant, il peut se passer quelque chose dehors, la menace du meurtre et de l'incendie peut venir de la rue, l'ennemi peut décréter ou exiger quelque chose qu'ils n'apprendraient que quand il serait trop tard. C'est là ce qui pousse chacun au-dehors, en plein air, là où on a plus de liberté de mouvement, où l'on respire plus franchement et où l'on voit le danger en face, fût-il plus grand. Et ainsi, les Namurois restent debout devant la porte de leur maison à attendre le sort qui menace la ville de leurs aïeux, sans poser un pied plus loin que leur seuil, adressant à peine un mot à leur voisin qui, lui aussi, est planté devant sa demeure. Dans le peu des paroles que j'échange avec eux transparait la peur que, peut-être, ils parlent plus fort qu'il ne plaît à messieurs les Allemands. Et je m'éloigne rapidement, car je sens que je fais peur à ces gens. Quand s'avancent les officiers allemands, ils se forcent à garder un visage calme et indifférent, mais on ne voit que trop clairement à leur regard fuyant, aux mouvements nerveux retenus des bras et des jambes, à quel point une angoisse mortelle les torture. À un homme qui se tient devant sa porte, je demande un renseignement sur les rues. Il sursaute comme s'il émergeait d'un rêve oppressant, et me répond en bredouillant. Des heures durant, ils sont restés tapés dans les caves de leur maison, des heures durant, le sifflement, le hurlement et l'explosion de centaines de bombes ont mis leurs nerfs à vif, ils ont senti le sol trembler, ils ont entendu les vitres et les tuiles se fracasser sur les pavés des rues, ils se sont attendus à tout moment, en frissonnant, à ce que la prochaine bombe tombe peut-être sur la maison, au-dessus de leur tête. Et alors qu'ils pensaient que tout était terminé, voilà que l'occupant menaçait de récidiver sans délai, plus sauvagement, plus féroce, à la moindre chose qui n'irait pas selon sa volonté.



La Grand-Place et l'hôtel de ville après l'incendie (peinture de Kegelman)

bientôt de l'ordre et que lui-même, Claes, considérera bientôt comme une bénédiction d'appartenir au « großes Vaterland »³². L'opinion générale des Allemands était qu'ils « devaient » attaquer par le nord et que ces « dumme

Un incident se produit devant une boulangerie, où des femmes s'obstinent à faire la queue alors qu'il n'y a pas de pain, la ville manquant de levure. Les deux hommes rentrent à Champion. Le soir, le narrateur est pris d'une forte fièvre ; soigné par les sœurs et son camarade allemand, il se remet peu à peu. Un ami de Magersuppe vient le visiter, confiant dans la prochaine victoire de l'Allemagne. Il lui annonce que l'Allemagne mettra

32. Il est piquant de rappeler qu'Ernest Claes, en 1940, tiendra dans la presse à peu près les mêmes propos.

Belgier » (« idiots de Belges »), contre qui ils n'avaient rien, avaient commencé à leur tirer dessus. Pour l'heure, ils veulent seulement aller à Paris, comme en 1870, puis ce sera la paix ; un gros garçon de ferme poméranien, qui a perdu une jambe, le regarde avec une paire d'yeux stupides et soupire : « J'aurais tant voulu aller à Paris ». *Les croisés de Godefroid de Bouillon ne pouvaient avoir plus ardent désir de Jérusalem que les soldats de Guillaume II n'en avaient de Paris. O, der « frische fröhliche Krieg » ! (Oh, la « guerre fraîche et joyeuse » !)*

L'auteur poursuit sa convalescence les jours suivants dans sa petite chambre. L'automne approche. Sa condition lui devient insupportable et la vue de l'uniforme allemand lui répugne. Il écrit à sa femme pour la rassurer et observe le petit univers visible de sa fenêtre. Les deux médecins belges sont libérés, car ils appartiennent à la Croix-Rouge. L'un d'eux promet de remettre une lettre à la femme de l'auteur, à Bruxelles. Les jours passent, avec toujours leur lot de morts. Claes assiste aux derniers moments de Bart Vertommen, qu'il a connu jadis pour l'un des plus joyeux étudiants flamands à Louvain. D'autres parents viennent visiter leur fils : ils ne le reconnaissent pas, tant son visage est brûlé.

L'auteur est alors séparé de son ami Magersuppe, qui rejoint les sous-officiers allemands. Lui-même est transféré dans une chambre du premier étage, une classe aménagée, où sont déjà installés le lieutenant Mathieu, Piet de Meyer, du corps des volontaires congolais, de Borchgraeve, patron de la « Vlaamsch Huis » de Bruxelles et le lieutenant Jacobi, un officier allemand gravement blessé ; celui-ci, originaire du Schleswig, va être rejoint par sa femme et transféré quelques jours plus tard. Le narrateur décrit la personnalité de ses nouveaux compagnons, l'allure des infirmières allemandes...

Vers l'Allemagne

Les blessés légers doivent quitter le couvent un groupe après l'autre, d'autant que l'ambulance va être transférée en Russie. Vient le tour d'Ernest Claes. Des soldats armés escortent le groupe d'une trentaine de prisonniers jusqu'au tram qui les emmène à Namur et il fait ses adieux à Magersuppe, un brave type qu'il espère revoir après la guerre. *Je lui ai remis hier un billet signé par des blessés belges et français, officiers et soldats, ainsi que par le docteur de Champion, où nous le remercions de ses bons soins. Il en était si heureux que les larmes lui venaient aux yeux.*

Depuis sa dernière visite, la ville a changé de visage, la menace a disparu et les Namurois ont retrouvé leur équilibre. Le gros des troupes est parti « à Paris », laissant la place à une petite garnison d'occupation. *Le tram traverse la place de la Gare, où les soldats empêchent la population de nous approcher, puis passe par une des rues principales, où des hommes, des femmes, des enfants, et jusqu'aux gamins des rues, viennent nous serrer la main. Ils achètent dans les magasins des environs tout ce qui est comestible, des fruits, du pain, des tartelettes, des sucreries et nous les mettent en main. Nous avons de pleines poignées de tabac et de cigarettes. On nous demande des nouvelles de soldats disparus, mais les noms que l'on nous cite nous sont pour la plupart inconnus.*

La cour du
Collège Notre-
Dame de la Paix
(août 1914)



Les prisonniers descendent au « Collège Notre-Dame » des pères jésuites. Ils sont parqués dans la cour, où gisent déjà trois cents blessés, dont de nombreux turcos³³, et doivent passer la nuit sous la verrière. Le lendemain, des Namurois distingués leur apportent du tabac et des cigares ; l'auteur remarque qu'ils se montrent spécialement bienveillants pour les Français. Dans l'après-midi, les prisonniers sont transférés à pied à la prison de Namur ; ils doivent remettre tous les objets en métal sous le prétexte mensonger que la veille, un prisonnier aurait coupé la tête d'un Allemand. Claes est enfermé dans une cellule avec douze Arabes, mais il demande à être transféré dans une cellule avec des Français et des Belges, ce qu'il obtient. Suivent dix jours et dix nuits de détention à onze dans une cellule à peine assez grande pour deux hommes, dans des conditions que l'on imagine très pénibles. Une après-midi, on l'appelle : sa femme est là. Après de multiples démarches, elle a pu arriver jusqu'à lui. *Ses vêtements sont gris de poussière, elle est épuisée de fatigue. Et c'est l'instant le plus pitoyable de tous ces jours de guerre.*

Le dixième jour, les prisonniers sont enfin conduits à la gare, et on les fait monter dans des wagons à bestiaux. En soirée, le train s'ébranle et un lent voyage commence, souvent interrompu par le passage d'autres trains partant pour le front. Il fait nuit noire quand ils sont à Liège. À Verviers, les gens leur donnent du pain, du pain d'épice et du tabac. Et l'histoire se termine : *Nous arrivons à Welkenraedt et voyons sur un haut poteau une pancarte : Feindliches Land – ceci pour indiquer aux Allemands qui viennent d'ailleurs qu'ici commence notre patrie...*

Marc RONVAUX

33. Il s'agit bien sûr du collège Notre-Dame de la Paix, rue de Bruxelles. Répétition de l'histoire : en 1871 déjà, des soldats français blessés à la bataille de Sedan, dont des turcos, avaient été soignés en cet endroit. Voir à ce sujet C. ISTASSE, *Namur durant la guerre franco-prussienne de 1870-1871*, dans *Cabiers de Sambre et Meuse*, 4-2013, p. 87. Rappelons que *turco* est un sobriquet donné aux tirailleurs algériens.